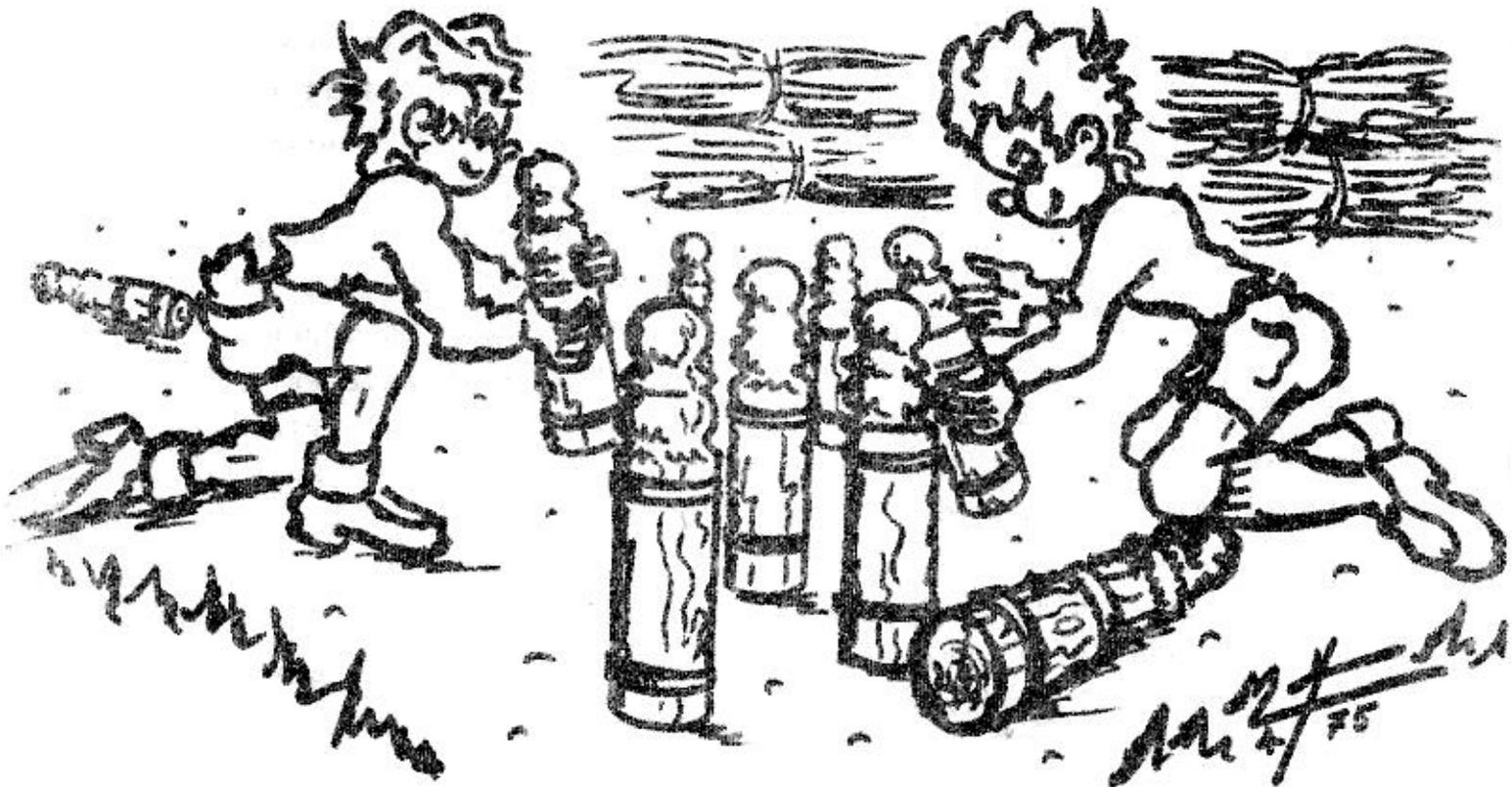


PRIX MOSELLY 1974

Michel HOCQUET :

Morveux de requilleux!...



Pris Moselly 1974



Le Cercle d'Etudes Locales du Toullois récompense cette année, Monsieur Michel HOCQUET, Auteur de la nouvelle "Morveux de Requilleux".

Déjà remarqué l'année passée pour sa relation savoureuse des "Feux de la Saint-Jean"^{*} l'auteur, âgé de 46 ans est sous-directeur du C.E.S. F.Chopin de NANCY. Il nous livre ici un documentaire riche d'anecdotes pittoresques, ayant pour sujet cette distraction de nos campagnes qu'était autrefois le jeu de quilles, sa technique, ses joueurs, leur langage imagé et leurs amusants exploits.

^{*} Etudes Toulloises (I), 1974 p.35 et sq.

Comme tous les dimanches de beau temps + quand le travail des champs ne presse pas - de toutes les rues et ruelles de la paroisse, après le repas de midi, tandis que la gent féminine attaque la vaisselle, tous les hommes valides - à l'exception du curé, du boulanger, de l'instituteur et de Monsieur le Comte - tous les hommes à peau tannée, donc, se rendent de leur pas lent et lourd de laboureurs au jeu de quilles.

Que voudriez-vous qu'ils fassent d'autre avant de *se rechanger* pour donner les soins au bétail ? Alors qu'ils sont encore vêtus pour quelques petites heures des vêtements passés pour aller écouter le prêche dominical - la chemise de toile blanche au col et aux poignets ravaudés, la cravate maladroitement nouée, le solide costume de serge bleue lustré aux coudes, aux genoux et au fond de pantalon, les chaussures au cuir mi-fin largement tartiné de cirage noir - que voudriez-vous qu'ils fassent d'autre ?

Le jeu de quilles de ma paroisse jouxte le *Café des Bons Amis*. C'est un petit terrain proprement enclos d'un haut treillis métallique à mailles hexagonales. On y pénètre par une porte grillagée, à cadre et à chambranle en cornières, équipée d'une robuste serrure dont la propriétaire, l'accorte Delphine, la patronne du café, est seule habilitée à manoeuvrer la clef.

Aujourd'hui, déjeuner promptement éclusé, nous sommes, mon frère Daniel, mon cadet d'un an, et moi-même, les premiers à pénétrer dans l'enclos.

Vous vous demandez bien en quel honneur deux galopins de dix et onze ans osent s'aventurer d'un pas si décidé sur le champ d'affrontement réservé, en principe, exclusivement aux mâles de la proïsse en âge d'utiliser le rasoir... C'est que, sans nous, les joueurs ne pourraient se mesurer : nous sommes les indispensables *Requilleurs*. Et voilà pourquoi, une bonne demi-heure avant l'arrivée des as de la boule, l'accorte Delphine nous a ouvert la porte grinçante sur laquelle un écriteau stipule pourtant : *Entrée strictement interdite aux enfants, aux femmes et aux chiens*.

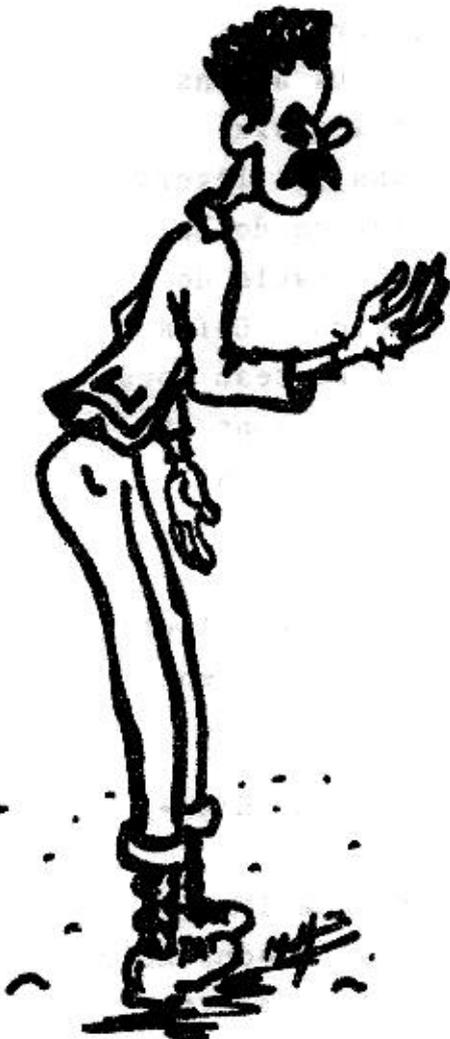
Consciencieusement, nous balayons l'épaisse planche de chêne, puis la piste de ciment qui lui fait suite et s'épanouit en une large plate-forme cernée, sur trois faces, d'un épais muret de fagots. Ensuite, nous allons chercher, dans une remise, les neuf quilles et les six boules du jeu. Nous *plantons* les premières dans les légers creux ménagés par le maçon lors de la réalisation de la chape. Nous rangeons les secondes dans le réceptacle de bois auquel aboutit la *dégoule*, la rampe de retour. Enfin nous apportons l'antique table de terrasse, à plateau rond et à lourd pied de fonte, sur laquelle nous disposons le jeu de cartes - défraîchies - du tirage au sort et la sébile - patinée - des enjeux.

Et, maintenant, les joueurs peuvent *rappliquer* : tout est fin prêt. En les attendant, nous devisons joyeusement. Pour combler le temps, Daniel propose :

- On essaie le jeu ? Juste une boule chacun, d'accord ?

J'acquiesce. Mais, pas plus ce dimanche que les précédents, nous ne parvenons, ni l'un ni l'autre, à bousculer le bel agencement des quilles. La boule de Daniel va piteu-

sement échouer sur le gravier, hors de la piste, et la mienne termine sa course, à bout de souffle, d'un train de tortue, dans le premier fagot de base, sur la droite. Ne souriez pas : comment voulez-vous que des enfants s'y prennent convenablement pour lancer, à deux mains, de lourdes et volumineuses boules de bois, mortaisées pour recevoir, d'une part, le pouce et, d'autre part, les quatre autres doigts d'une unique et énorme main de cultivateur ? Comment voulez-vous qu'ils aient la force et la précision nécessaires à l'expédition d'un projectile d'un calibre et d'un poids deux fois supérieurs à ceux qui correspondraient à leur constitution ?



- Les gars, y faudra encore manger de la soupe pendant quelques années avant de jouer aux quilles ! claironne, avec un grand rire sonore, le grand Lulu de la Mélanie que nous n'avons pas entendu venir.

Honteux de m'être ainsi laissé surprendre en flagrant délit d'incapacité, je vais rejoindre, sans mot dire, mon poste derrière les fagots.

Mon frère Daniel, lui, qui n'a pas sa langue dans la poche, répond du tac au tac :

- Je crois que toi, tu aurais dû arrêter depuis pas mal d'années d'en manger de la soupe, car tu as plutôt l'air d'un poteau électrique que d'un joueur de quilles !

- On en reparlera tout à l'heure, morveux de *requilleux* !

- *Tas-te don', raisonneux d'morveux !* clame le père Anselme qui vient d'arriver dans l'enclos.

- *Tas-te don' toi-même, pépère, et garde tes forces pour lancer la boule !*

- *Qué' margoulette ce n'quilleux !* constate, amusé, le père Anselme.

Une *margoulette* comme celle de mon frère est effectivement peu ordinaire. Je n'ai encore connu personne qui soit capable de lui clore le bec. Ses réparties fusent sans discontinuer. Souventes fois, je suis gêné par la vigueur de ses apostrophes. Mais si je rougis de ses impertinences c'est bien inutilement car il parvient tous les jours à amuser les autres, y compris celui qu'il a pris à partie. Je crois sans cesse qu'il dépasse les bornes et que chacun continue à le provoquer pour le seul plaisir de l'entendre répondre. Je sais bien que, si je me laissais aller à envoyer le tiers du quart des brocards qu'il débite, je ne réussirais, moi, qu'à me faire traiter d'assolent. Je n'aurais pas la manière ... Aussi, bien que je frémisses de son toupet, je ne puis m'empêcher de l'écouter avec une petite pointe d'admiration.

Mais arrêtons de philosopher : les joueurs sont quasiment tous arrivés et le travail ne va pas manquer.

Déjà les concurrents ont déposé leur mise dans la sébile et tiré aux cartes l'ordre de passage. C'est le grand Lulu de la Mélanie qui va lancer les deux premières boules de la partie. Il crache bruyamment dans ses paumes calleuses, enfile les doigts de sa main droite dans les mortaises comme on les entrerait dans une moufle, assure la prise en coiffant le projectile de sa main gauche, balance trois fois ses bras en prenant de l'amplitude.

Courant deux enjambées, il accompagne de tout son corps la phase avant du dernier mouvement.



La boule s'échappe, vole un court instant, touche la planche tangentielle, aborde la piste de ciment, accélère sa course, culbute six quilles en un joyeux fracas. Les trois rescapées du massacre attendent stoïquement le second boulet. Celui-ci, dévié de sa trajectoire par un gisant de bois, ne fait aucune victime supplémentaire.

- Six c'est plus que cinq... tonitrué Daniel en direction du grand Lulu.

- Replante donc tes quilles au lieu de discourir !

- ...mais c'est quand même moins que sept ! poursuit mon frère, heureux de pouvoir brocarder celui qui l'a raillé peu de temps auparavant.

Martial, avec huit points, gagne la partie, devant Sosthène et le père Anselme qui en ont chacun marqué sept. Les autres joueurs affichent des scores plus modestes. C'est

le vieux Victor qui ferme la marque avec deux malheureuses quilles à son tableau.

Lors de la seconde partie de la journée, Martial et le grand Lulu font rampeau à huit quilles. Les autres joueurs, selon les usages, doublent leur mise initiale dans la sébile. Les deux champions s'affrontent dans un silence religieux. Martial vise posément et, sans effort apparent, abat une nouvelle fois huit quilles. Le grand Lulu, plus nerveux, semble balancer ses projectiles à la diable. A son propre étonnement, il réussit le *grand chelem* et empoche l'intéressant contenu de la sébile, après en avoir toutefois soustrait une pièce que, conformément à la tradition, il lance dans ma direction avec ce commentaire :

- Tenez, les *requilleux*, pour la peine que vous aurez à replacer les neuf quilles que j'ai mises par terre !

- Merci, Lulu !

- Tu peux doubler la prime, si tu es vraiment content de ton exploit et si tu veux que je t'en félicite publiquement ! crie Daniel.

- Et qu'est-ce que tu dirais dans ce cas ?

- Ca dépendrait de la taille de la pièce !

- Tiens : attrape, bavard !



- Merci Lulu ! Tu es le ROI
de la partie ! Mais... fais
gaffe, voilà l'EMPEREUR qui
arrive, regardez !

Effectivement, dans un tintinnabulant crescendo de sonnailles apparaît un barbu courtaud, pouces fichés dans une large ceinture de flanelle grise, autour duquel caracole un mouton à grélotière. C'est Norbert, dit le Tonkinois, accompagné de son fidèle Haf-Bong.

Il me faut vous présenter ces deux êtres singuliers. Norbert est un ancien troupiier qui revient épisodiquement dans sa paroisse natale.

C'est le frère de la veuve Galloy qui demeure dans la ruelle du lavoir. Coeur tendre, mais tête dure, il s'est engagé très jeune dans un régiment colonial. Après avoir passablement bourlingué de par le monde, il a terminé sa carrière de soldat de première classe au Tonkin, d'où son surnom. Depuis qu'il a pris sa retraite, il roule sa bosse et ses épaules à travers la France, entre des séjours plus ou moins longs au village. La veuve Galloy a mis à la disposition de son frère la baraque de sa chenevière, aux Coilles. Ce refuge de fortune, sommairement aménagé et meublé, est devenu le port d'attache dans lequel il fait relâche entre deux périodes de vadrouille. Au cours de ses escales, il prête la main à l'un ou à l'autre, au gré de son humeur et de sa sympathie.

Doué d'une force peu commune et instruit par l'expérience, il rend de grands services occasionnels à ceux qu'il accepte d'aider. Mais ce journalier d'un genre bien particulier est tellement épris de liberté qu'il se refusait, jusqu'ici, à prolonger un état autre que celui de *trôleur*. Il entreprenait généralement du travail à la journée, rarement il s'engageait pour une besogne d'une durée supérieure à trois jours. Ses retours au pays allaient de la simple apparition au séjour, exceptionnellement long pour lui, de deux semaines. Toutes les portes du village lui sont grandes ouvertes. Il connaît tant et tant d'histoires que sa présence à un repas ou à une veillée est une aubaine pour le foyer qui l'accueille. Blagueur sans égal dans la contrée, maître ès calembredaines, orfèvre-conteur d'anecdotes, il est l'hôte rêvé des campagnards qui n'ont, pour ainsi dire, jamais quitté leur village. Avec lui un soleil fabuleux, l'étrange, le merveilleux et l'aventure s'engouffrent dans les humbles et sombres cuisines à flamande et à feu à l'âtre... Les hommes oublient momentanément leurs pénibles travaux de culture pour accomplir des actes aussi audacieux qu'imaginaires... Les femmes s'évadent provisoirement de leurs rudes et mornes occupations quotidiennes en de secrets délires oniriques... Les enfants enfourchent immédiatement Pégase pour de folles incursions dans des pays féériques...

Or, cela fait maintenant bientôt trois mois que Norbert, contrairement à toutes ses habitudes, réside dans sa baraque des *Coilles*. Il est arrivé un beau dimanche d'Avril, après dix semaines de virées, le jour même où l'accorte Delphine avait organisé, à l'occasion de la réouverture de son jeu de quilles, son premier concours annuel, en sus des parties classiques. De quinze à dix-neuf heures, contre un droit de cinq francs, chaque participant dispose, lors d'un

tel concours, d'une brouettée de dix boules. L'épreuve consiste à renverser le maximum de quilles avec les munitions imparties, les *requilleux* relevant le jeu lorsqu'il est entièrement à terre. Le premier prix est un vigoureux agneau de dix semaines. Les deux lots de consolation sont constitués par un gros lapin russe et par une bonne bouteille de vin de Bourgogne. Chaque *quilleux* pouvant concourir trois fois, les renversements de situation sont fréquents. Aussi participants et spectateurs vivent-ils de bien belles émotions.

Donc, ce fameux dimanche d'Avril, Norbert, pouces fichés dans sa large ceinture de flanelle grise, vint promener sa barbe hirsute dans l'enclos. Plaisantant sur chaque tir, il se fit bientôt prendre à partie par le père Anselme:

- *V'a pas à tortiller*, le Tonkinois, pour ce qui est de causer *t'es un gars de première*, mais je serais curieux de te voir lancer la boule sur les *quilles* !

- Ne m'asticote pas trop, père Anselme, car le gros lot sera pour moi si je participe.

- T'as pas à tortiller, si t'es si sûr de toi, montre-nous ton savoir-faire. Tiens, je te paie ta mise !

- Pas de ça, père Anselme ! J'ai de quoi. Mais vraiment ça m'embête de te souffler l'agneau du premier prix car, si je ne me trompe, c'est bien toi qui mènes avec trente-cinq quilles.

- *T'en fais pas pou'mi*, je lui ai déjà préparé sa place dans mon écurie aux vaches.



- Alors, tu l'auras voulu, père Anselme, et tu n'obtiendras que le second prix. Le coin de ton étable va être un peu grand pour un lapin !...

- On en reparlera tout à l'heure, Tonkinois !

- D'accord, père Anselme, on en reparlera d'ici peu !

Et Norbert se fait inscrire au concours :

- Vous allez voir ce que vous allez voir, les gars !

Il ne lui faut cependant pas moins de quatre boules pour mettre les neuf quilles à terre.

- *Pou' l'moment, je n'vîmes grand'chose !* Rigole le père Anselme.

En deux coups, les quilles sont derechef toutes renversées.

- Qu'est-ce que tu dis de ça, père Anselme ? questionne Norbert.

- Je dis qu'il ne te reste plus que quatre boules.

- Quatre boules, c'est juste ce qu'il me faut pour abattre encore dix-huit quilles et gagner.

- A voir !

- Tout vu !

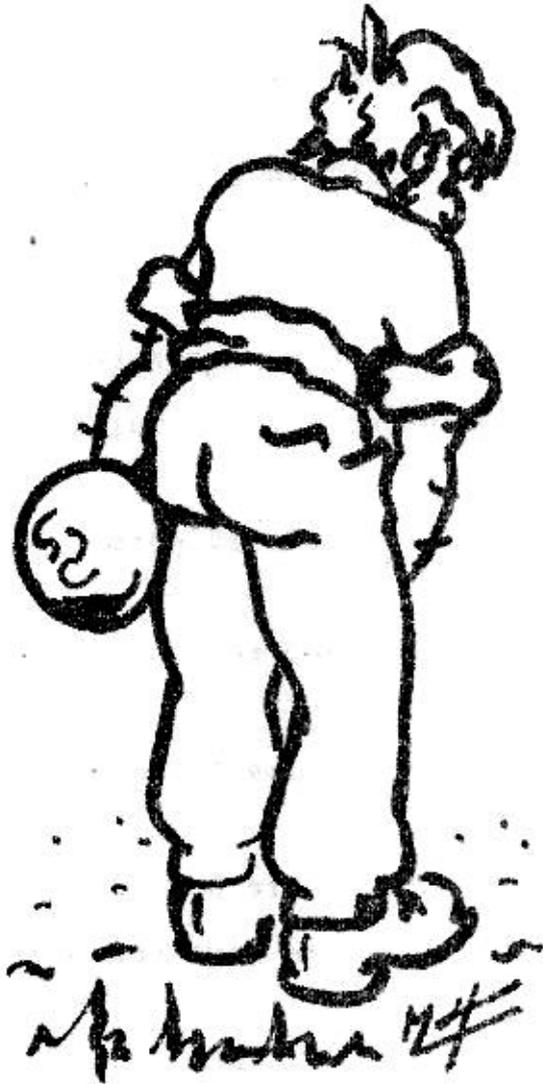
La septième boule de Norbert renverse six quilles, la huitième une seule, la neuvième les deux dernières.

- Plus qu'une boule : c'est plutôt mal parti, mon gars !

- Qu'est-ce que tu chantes là ? Ouvre tes *quinquets* et tes *esgourdes*, tu vas assister à un joli massacre !

- Tu ne manques pas de souffle, mon gars !

Sur la touche, tous les spectateurs rient de la remarque du père Anselme.



Norbert se concentre,
porte la dixième boule à ses
lèvres, s'immobilise puis,
brusquement, sans bouger les
pieds, les yeux fermés, il
noue son va-tout.

La boule file sur la
médiante de la piste. Tous les
coeurs s'arrêtent. Dans un
tintamarre triomphal *valdinguent*
les neuf quilles. Des
applaudissements spontanés
saluent la performance. Le
père Anselme se mange machi-
nalement les moustaches. Le
vieux Victor, qui vient d'ava-
ler sa chique, tousse à fendre
l'âme. Norbert ouvre les yeux
et, sourire en coin, contemple
l'hécatombe puis, calmement,
annonce :

- Trente-six ! Le

Tonkinois n'a qu'une parole !

- Eh bé ! Eh bé ! marmonne le père Anselme. Eh bé !...
V'là d'l'ouvrache qu'est moult ben fait !... Tope-là, mon gars !

- Avec plaisir, père Anselme. Sans rancune, hein ?

- A toi le gros lot, sans rancune.

- ... si personne ne fait mieux avant sept heures !

- Ca m'étonnerait !

En effet, Norbert gagna l'agneau. Le père Anselme dut se contenter du gros lapin russe. Le grand Lulu de la Mélanie emporta la bouteille de Bourgogne.

Depuis ce fameux Dimanche d'Avril, il n'est sur terre de mouton plus heureux, plus cajolé que celui de Norbert, baptisé Haï-Dong, en l'honneur d'une ville de garnison indochinoise. On ne les rencontre jamais l'un sans l'autre. Pour la première fois de sa vie, le vieux briscard s'est découvert un compagnon selon son coeur.

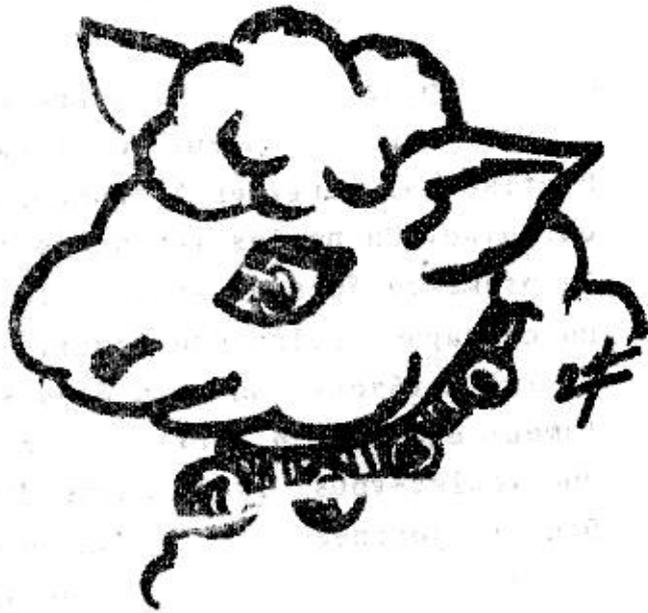
Il lui a réservé un coin dans sa baraque *des Coilles*. Depuis ce fameux Dimanche d'Avril, Norbert n'a plus quitté la paroisse. Que voulez-vous, il a charge d'âme, maintenant !

Dans la journée, c'est grand plaisir de les rencontrer dans la campagne. Ils vont, nez au vent, dialoguant gentiment. Une affection profonde et réciproque les unit. Haï-Dong est un confident discret qui n'ignore rien du passé et des projets de son maître. Il savoure avec des bêlements reconnaissants les caresses et les friandises que Norbert lui prodigue.

Les gens du village regardent d'un oeil à la fois attendri et amusé ce couple inséparable. Tout le monde sait qu'Haï-Dong doit mourir de sa belle mort, le boucher s'étant fait vertement remettre en place devant sa pratique le jour où il a osé proposer de mettre un terme à l'existence du mouton. Avait-on jamais entendu pareille absurdité ? Fallait-il en tenir une couche pour oser parler de débiter en viande de boucherie un animal qui était la fidélité même et dont l'affection et la bonté dépassaient de beaucoup celles que l'on pouvait rencontrer chez la plupart des humains !

Bref, dans la paroisse, on avait admis qu'Haï-Dong
était un être tout à
fait exceptionnel.

Hélas, cette ma-
gnifique, cette pure
amitié ne dura pas plus
de quatre mois. Haï-Dong
habituellement si vif et
si gai, sombra dans l'a-
pathie, puis dans la
tristesse la plus noire...
Puis il fut pris d'une
diarrhée incurable. Norbert
eut beau le cajoler, le
soigner, le pauvre mouton mourut ... Le Tonkinois en eut
le coeur brisé et la tête quelque peu fêlée ... Après avoir
lui-même enterré la bête en haut de la chenevière des
Coilles, il erra comme une âme en peine à travers la campagne
durant trois jours et trois nuits, puis il disparut.



Nul ne l'a jamais revu au pays. Nul, pas même sa
soeur, la veuve Galloy, n'a plus jamais eu de ses nouvelles.

Avec ma famille, j'ai quitté le village de mon enfance,
il y a près de trente-six ans de cela. L'an passé, un beau
Dimanche de Mai, mon frère Daniel est venu me chercher :

- Je t'emmène jouer aux quilles chez la Delphine.

D'accord ?

- Tu parles !

Les soixante kilomètres avalés, nous avons foulé avec plaisir le sable de l'enclos de la Delphine (on lui donne toujours ce nom bien que la pauvre femme soit décédée depuis dix ans). Nous avons serré à les broyer les mains de nos camarades d'enfance, tout en nous envoyant de grosses bourrades d'amitié.

Evidemment nous avons participé à quelques parties. N'étions-nous pas venus pour cela ? Personnellement, je n'ai guère brillé au jeu. Daniel, par contre, a réussi une prouesse. Sa première boule, partie comme un bolide, promettait de faire un grand carnage. Certains connaisseurs prévoyaient même le *grand chelem* en une boule. Or, à la stupefaction générale, la sphère de bois passa entre les quilles sans en déranger une seule !...



-Eh ben, j'aurai pas beaucoup de boulot avec un quilleux pareil ! lança le requilleur, un petit blond d'une douzaine d'années.

-*Tas-te don', raisonneux d' nouveau* ! répondit Daniel, reprenant spontanément à son compte la formule que le père Anselme lui adressait jadis.

-*Tas-te don' toi-même et fais mieux ce coup-ci* !

-Mieux ? Je vais renouveler mon exploit au contraire : la boule en plein milieu du jeu sans toucher une quille !

-Impossible, mon gars !
prévit le Lulu de la Mélanie, maintenant voûté par les as

ans. Ce coup-là est le plus rare de tous.

- Impossible, mon gars ! reprirent en chœur les joueurs de l'enclos.

- On parie ?

- On parie !

- Chacun met son enjeu dans la sébile, je double la somme. Je ramasse tout si je gagne. Je vous laisse récupérer deux mises chacun si je perds mon pari.

- D'accord !

Qui fut dit, fut fait.

Et ... contre toute attente, contre toute logique, contre toutes les lois de la probabilité, la seconde boule de Daniel traversa le jeu sans provoquer la chute d'une seule quille. Il empocha le contenu de la sébile avec une légitime fierté, après en avoir cependant extrait deux pièces lancées au jeune requilleur :

- Attrape, de la part d'un ancien requilleur de la paroisse !

- Oh, merci m'sieur !

Mon frère en fut quitte pour offrir une tournée générale au Café des Bons Amis.

Ainsi s'inscrivit, un beau dimanche de Mai de l'an passé, dans la GESTE DES JOUEUX DE QUILLES de la paroisse de mon enfance, un nouvel exploit, exploit signé de la main de mon frère Daniel, l'ex-morveux d'raisonneur d'requilleur des années trente ...